***Ruralité de Cadou, par Bertrand Degott***

***IUFM de Besançon***

*« Instituteur rural »*1, *« poète provinciale »,* René Guy Cadou ? Les raccourcis biographiques imposent et martèlent de telles certitudes, installent des paradigmes, et en même temps génèrent d'autres syntagmes : instituteur provincial, poète rural. Or c'est le poète qui nous intéresse. Et l'homme. Voici donc un homme, un de plus *« au milieu du monde ».* Ce qui ne veut pas dire qu'il en occupe le centre — comme tant de poètes encore qui nous invitent à remonter toutes les impasses du solipsisme —, mais bien que son regard et sa position déterminent ce qu'il voit, que son expérience du monde oriente ce qu'il en dit. Dans le cas précis de Cadou, nul doute que son enfance dans la Grande-Brière, sa charge d'instituteur rural et sa volonté de rester à Louisfert, son implication personnelle à tout âge dans les travaux quotidiens, nul doute que de pareils facteurs impressionnent sa poésie, la déterminent à des degrés divers. Mais sous quelles espèces apparaît cette détermination, voilà ce qu'il faudra se demander : la ruralité tient-elle du souvenir, d'une rêverie sur l'enfance, ou bien de l'expérience quotidienne ? Et d'ailleurs doit-on la confondre avec ce *« règne végétal »* indissociable d'Hélène ? La poésie de Cadou s'alimente aux réalités, plante ses racines dans l'humus millénaire. Dans les années 1940, la Brière n'est pas un jardin botanique. Nul besoin donc d'en halluciner les campagnes.

***La nature et le corps***

Le poème, par l'analogie, relie l'homme et le monde. Chez Cadou particulièrement, le corps *« sublimisé »* 3 devient le lieu des travaux et des jours :

*« Voici que les charrues glissent dans mes cheveux*

*Voici que mes poumons comme des moissonneuses*

*Éparpillent des mots légers dans le ciel bleu. »*

(PVÉ, 170)4

Le travail du poète est pour l'essentiel dans cette transfiguration, qui en l'occurrence l'identifie aux travaux agraires. La dialectique du corps et du paysage dans la poésie de Cadou, expansion du moi, compression du monde, identité, altérité, tout cela a été finement analysé par Jean Yves Debreuille, dont voici les conclusions :

*« Les poèmes n'ouvrent pas sur un ailleurs, mais sont autant de visages de solitude qui renvoient à celui dont ils émanent son visage d'homme au milieu du monde. Poésie partagée entre une quête de l'immanence et un désir de sélection des Biens de ce monde, entre l'affirmation du « je » et la conviction qu'hors de lui sont les conditions de sa survie, entre les sensations qui la construisent, le désir de les maîtriser, et le pressentiment qu'en elles est cependant la vérité. »*

Ce partage et cette hésitation se conçoivent d'autant mieux en effet que la vérité poétique n'est pas la vérité pratique. On admettra encore que l'*« incapacité à parler de soi sans parler du monde »*6 fonde la poésie de Cadou. Il n'y a toutefois pas lieu d'y voir quelque infirmité que ce soit, plutôt la preuve administrée en poésie d'une enfance préservée (l'enfant, non plus, ne distingue pas les deux...). Le petit monde et le grand monde se correspondent : c'est une des lois d'analogie que le poète met en œuvre.

On pourrait cependant former l'hypothèse qu'une évidence préside à ces correspondances. C'est le destin des corps de retourner à la poussière, d'être happés dans le devenir et le temps : du cadavre enseveli du *« Soldat »,* par exemple, le poète dit qu'il *« entre dans les maïs [...]Car son corps désormais fait partie des saisons »* (РVE. 71). Aussi le poète qui veut exprimer la vie doit-il, sur ce modèle, ici et maintenant, faire entrer le corps dans la ronde des saisons. Le corps immense des titans qu'apostrophe *« L'origine des saisons »* dans *La Vie rêvée* (РVE, 145). Le corps-paysage d'Hélène, depuis l'été jusqu'au printemps, et finalement aspiré au-delà:

*« Je partage avec toi la cinquième saison*

*La fleur la branche et l'aile au bord de la maison*

*Les grands espaces bleus qui cernent ma jeunesse*

*Sur le mur le dernier reflet d'une caresse ».*

(*« La cinquième saison »,* PVE, 149)

Sans doute en va-t-il de la cinquième saison comme de la cinquième essence ou du cinquième élément : elle est à la fois présente en chacune et commune aux quatre, semblable et cependant différente. Par la vertu de l'alchimie rurale, tout corps dans cette poésie non seulement est panique, mais il peut être *« sublimisé »,* transmuté en un paysage à la fois dans et par-delà les saisons.

***L'expression de la vie***

On cite fréquemment Valéry qui cite Degas, lequel cite Mallarmé à propos de la poésie. La limite de cette anecdote, c'est qu'il n'y soit question que de pensée et de mots. Les vers qu'on fait avec des mots ne valent que pour ceux qui ne savent plus ce qu'est la vie, ou bien qui prétendent l'ignorer. Qui nous dira que la poésie se fait à partir de la vie? Cadou, par exemple, dans ces lignes de 1943 : *« Je cherche surtout à mettre de la vie dans mes poèmes, à leur donner une odeur de pain blanc, un parfum de lilas, la fraîcheur d'une tige de sauge ou d'une oreille de lièvre? »*. On retrouve là le rêve, d'un Grosjean par exemple, d'une langue concrète où il n'y ait plus de frontière entre le mot et la chose. Ou le vertige provisoire d'un Follain : *« Impossibilité pour un moment d'admettre que pour désigner le pain il puisse exister un autre mot que celui même de pain »*8. Dire pain, pour qu'aussitôt monte aux narines une odeur de fournil... Autant de poétiques d'où la notion de présence n'est pas exclue, et l'on mesure l'écart entre ces entreprises et la mаllarméenne *« absente de tous bouquets ».* La vie d'abord et avant tout, voilà ce qu'exprime dans *La Vie rêvée* le poème éponyme :

*« Si la vie n'était pas*

*La seule la première*

*À quoi bon la rosée*

*Sur le front du matin*

*[…]*

*Mais les oiseaux sont là*

*Sous les palmes obliques*

*Un arbre cache au ciel*

*Ses épaules gothiques*

*La rampe du rosier*

*Dérobe la maison*

*L'agneau cherche plus haut*

*Son miel et sa toison*

*Tout le jour écarté*

*Quand s'allument les fleuves*

*C'est l'homme au fond des cours*

*Qui déplie sa peau neuve. »*

*(« La vie rêvée »,* РVE, 107 et 108)

La vie prête à surgir, comme un vol d'oiseaux du feuillage. Et le vivant unanime sur la voie de l'évolution *« cherche plus haut », « déplie sa peau neuve ».* La vie enfin selon l'hexasyllabe primordial, mesure fondamentale, dédoublable au besoin.

***L'enfance et le souvenir***

De manière plus générale, c'est à la nature — au pays natal — que la poésie de Cadou doit sa vie et sa substance. Michel Manoll nous le redit sur tous les tons : *« René Guy Cadou n'est explicable que par son lieu d'origine et le contact permanent qu'il a établi avec une Nature qui lui était consubstantielle...»* 9 Le village d'origine surgit, dans le recueil posthume des *Amis d'enfance* (1965), parmi d'autres souvenirs fondateurs :

*« Sainte-Reine-d e-Bretagne*

*En Brière où je suis né*

*A se souvenir on gagne*

*Du bonheur pour des années ?*

*Est-ce toi qui me consoles*

*Lente odeur des soirs de juin*

*Le foin mûr des tournesols*

*Le chant d'un oiseau lointain ?*

*C'est la pluie ancienne et molle*

*Qui descend sur le jardin*

*Et ma mère en robe blanche*

*Un bouquet dans chaque main.»*

(РVE, 359)

Recomposant les sensations d'enfance, à la limite de la synesthésie, c'est sur cet arrière-plan d'expériences vécues, que le poète peut évoquer le fantôme de sa mère. Les campagnes du passé sont hantées par nos chers défunts. Nos villes, en revanche, n'ont que des cimetières.

***Ruralité contre la veille***

On ne fait pas la même poésie à la capitale et dans les provinces 10. C'est une assez vieille histoire, sans doute : vers 1895, à une époque où le symbolisme parisien s'épuise en quintessences, c'est de la province que vient dans une large mesure ce qu'on appelle l'élan naturiste 11. On pense à Francis Jammes. On sait combien sa poésie, attentive aux travaux des humbles, à leurs gestes quotidiens, exalte les valeurs de la vie. Depuis que la ville est ville, depuis qu'elle refoule aux lisières les champs et les basses-cours, son domaine d'expérience vitale en ressort amputé d'autant. Pour le citadin de souche, chaque instant de la vie rurale prend figure d'événement : il s'étonne d'un œuf à l'instant pondu parmi la paille, l'odeur du fumier peut-être le révulse. Sans parler de ses enfants qu'il plaint de n'avoir jamais vu de vache.

Dans une telle indigence rien d'étonnant, suggère Cadou dans ses *Notes inédites*, qu'on se méprenne sur la nature et sur les conditions du poétique : *« Quoi que vous puissiez en penser il existe encore une vraie poésie, comme il existe de vraies vaches dans les villages. »* (PVE, 425) La comparaison est trompeuse pourtant car, si les vaches — à défaut d'être vraies — sont bien réelles et que l'homme n'y est pour rien, la poésie, elle, reste à faire. La vérité, en matière de poésie, serait à proportion de la vie qu'on éprouve. Or, à la ville, l'homme ne peut faire l'expérience que d'autrui, et jusqu'à l'expérience solitaire de soi ne vaut pleinement qu'en rapport avec la diversité du vivant. C'est le contrepoint que développe en dialogue le très connu poème d'*Hélène ou le règne végétal :*

*« Pourquoi n'allez-vous pas à Paris ?*

*— Mais l'odeur des lys ! Mais l'odeur des lys !*

*Mais moi seul dans la grande nuit mouillée*

*L'odeur des lys et la campagne agenouillée*

*Cette amère montée du sol qui m'environne*

*Le désespoir et le bonheur de ne plaire à personne »*

(PVE, 300)

Ce n'est pas que la ville ne soit présente à Cadou, bien au contraire. Il n'est aucune de ses séductions qui n'affecte le poète. La plus terrible de toutes peut-être, c'est qu'il n'échappe pas à la ville puisqu'elle s'exprime en lui, puisque *« le poète vit dans une prison de rues, de gens, d'immeubles, de klaxons, de bris de vaisselle »*12. Forcé d'assumer cet état, s'il dit la campagne c'est en même temps pour refuser la ville. Et, ce faisant, *« il nous délivre »:*

*« L'agitation des villes, la dispersion, les contraintes inhérentes à la condition de citadin le rebutaient. Il n'avait besoin que d'un seul décor, d'un seul lieu, du silence des campagnes afin de se livrer à ce lent travail de défrichement intérieur qui le tenait sans cesse en haleine »* 13.

Or, on le voit, le défrichement dont il s'agit est un défrichement à l'envers. Il faut retrouver l'arbre sous le pavé des cours, l'étang sous les immeubles. Remplacer petit à petit Paris par *« sa métamorphose »*, sous peine d'y perdre son âme de poète :

*« Et l'enquête aboutit à des portes cochères*

*À de petites rues sans nom à des logis*

*Où dans la société d'une fille de chambre*

*Ariel devenu vieux trompe la poésie. »*

*(« Paris du souvenir »*, PVE, 274)

À l'écart de la ville, dans ces campagnes traversées par des rails, sillonnées de rares petites routes, rien ne ressort comme une gare ou le passage d'un train. Dans le silence du village, l'arrivée d'une automobile peut devenir matière à poésie, fournir une image de la parole poétique:

*« Lucien Becker Jean Rousselot Michel Manoll*

*Amis venus à la parole*

*Comme un bruit de moteur à l'orée du matin »*

*(« Les compagnons de la première heure »*, PVE, 152)

C'est uniquement lorsqu'il échappe à la ville — et parce qu'il parvient à y échapper — que le citadin que nous sommes découvre la campagne dans toute son intensité:

*« La nuit lorsque les femmes très pieuses dorment*

*Et qu'un cheval se met à rire doucement*

*Dans l'escalier tourmenté de la lune*

*Comme un automobiliste en panne*

*Le voudrais*

*Tout seul*

*Attendant l'aube*

*Pénétrer dans une église de campagne. »*

(PVE, 242)

De façon générale, le poème dit à quel type d'expérience imaginaire le poète invite son lecteur. Pour bien lire René Guy Cadou, il suffirait de se faire à soi-même le coup de la panne !

C'est à l'évidence toutes ces tensions que *La Maison d'été* transpose sur le plan narratif. Pour en résumer l'argument, on peut se reporter à la quatrième de couverture :

*« Gilles, le héros, est déchiré entre la solitude misérable de la grande ville et le mirage de la vie simple et rustique. Ce récit aux accents autobiographiques n'a d'autre contenu que celui d'un mythe : peut-on échapper à la faute que symbolise la ville, peut-on retrouver le lieu de la pureté? Le destin de l'homme est tel qu'il ne peut retrouver la Maison d'été. »*

Où l'on retrouve la problématique judéo-chrétienne de la chute et du paradis perdu. On ne revient pas dans la maison d'été, pas plus que Meaulnes ne peut retrouver le chemin du domaine perdu. *« Le langage est la maison de l'être »*, aurait dit Heidegger : le logos entrave notre perception de l'être en le situant hors de portée, le figeant en dehors du temps. On peut relire le titre de Cadou à la lumière de cette formule. *La maison d'été* serait alors le langage poétique, seul séjour possible pour l'exilé, qu'il réconcilie avec le passage du temps, ici et maintenant. Rien d'étonnant que le poème soit traversé de labours et de meules, de troupeaux, de récoltes, de vendanges. Mais en même temps c'est la maison où l'on a été, la maison de l'enfance, dont on ne parle qu'au passé. En marge de l'existentialisme athée, il appartient à la poésie surromantique d'aménager la maison d'été, de la rendre vivable pour le jour qu'on y reviendra, ressuscité des morts.

***Ruralité et foi***

À cette condition, la campagne peut devenir un article de foi. Qu'il s'agisse d'hommes en ribote, d'une femme exemplaire, du ciel ou de la tête du bœuf — dans tout 14 ce qu'on y trouve...

*« Il est une raison éternelle de croire*

*Par-delà les moissons et les calendriers*

*A la grandeur des jours bornés et sans histoire*

*Qu'on dispose le soir comme un peu de fumier »*

(РVE, 207)

À travers les motifs ruraux qu'il décline, le poème nous fait entrer dans la cinquième saison, qui n'est pas abstraction mais *« sublimisation »* du temps, rachat d'un monde que l'on croyait perdu.

Attardons-nous par exemple à l'une de ces gares oubliées dont on n'a pas fini de mettre en poésie les charmes désuets. Elle n'est là cependant que pour s'ajouter à la nuit, pour désigner l'attente, la déréliction du poète :

*« Ô nuit! salle d'attente où brûle un feu de lèpre*

*Vieille gare des pluies seule et désaffectée*

*Quel voyageur maudit saccage tes fenêtres*

*Qui baigne des prairies de panonceaux crevés*

*Serait-ce moi ? »*

*(« Que la lumière soit »,* PVE, 246)

L'image surréalisante comme à l'ordinaire complique la vision, qui sert ici de comparant : *« feu de lèpre »*, prairies *« baign[ées] de panonceaux crevés ».* Toute cette imagerie accentue le sentiment d'un monde abandonné, comme condamné. Or, la rédemption vient du christ, ou de ceux qui comme le poète ont accepté le sacrifice. L'évangile de Cadou proclame que le monde est sauvé. Et le poète en donne pour preuves cette somme d'expériences personnelles que la contemplation rend possibles, la fréquentation quotidienne des champs, du verger, du jardin. On songe à des notations récurrentes dans les récits de Grosjean, au tremblement d'une feuille, au brusque effeuillement d'un pavot. À cette différence près que, pour Cadou, l'expérience sensible n'est jamais traitée comme une fin en soi. Et c'est juste s'il ne nous dit pas que la terre est bleue comme une pomme qu'on ramasse :

*« Mais voici qu'aujourd'hui un homme entre les hommes*

*A choisi par-delà ses astres préférés*

*La planète déchue tombée comme une pomme*

*Sur la dernière marche de l'éternité. »*

(Ibid.)

À côté de la référence biblique, ce n'est pas seulement la pomme qui est en cause, mais bien l'expérience qu'on en a, son histoire et son avenir immédiats. Dans ce planétarium compliqué d'escaliers, la notation juste (on hésite encore à dire *« vraie »*) est cette pomme tombée ; tout le reste est littérature. Or, il s'agit de littérature, justement. Le travail de Cadou c'est d'accomplir la transfiguration. Sur la base de notations d'expérience, les plus profondément ancrées dans la vie et dans le temps, s'élabore à travers l'amour une espèce de campagne inverse. Ce qui est en haut est en bas, disent les mystiques : c'est encore la loi des correspondances 15. Dans le ciel cadoucéen où sa poésie nous invite, nous voici donc mêlés aux règnes du vivant, pour constater qu'à l'évidence nous y sommes plus vrais que jamais :

*« Penche-toi à l'oreille un peu basse du trèfle*

*Avertis les chevaux que la terre est sauvée*

*Dis-leur que tout est bon des ciguës et des ronces*

*Qu'il a suffi de ton amour pour tout changer*

*Je te vois mon Hélène au milieu des campagnes*

*Innocentant les crimes roses des vergers*

*Ouvrant les hauts battants du monde afin que l'homme*

*Atteigne les comptoirs lumineux du soleil »*

*(« Hélène ou le règne végétal »,* PVE, 259)

À la fin cette question de la ruralité doit être replacée dans le cadre d'une réaction plus générale aux valeurs et aux contre-valeurs du surréalisme. Mais ce serait en même temps perdre de vue la cohérence et l'originalité de Cadou. Rousselot, à propos des poètes de Rochefort, écrivait en 1966 :

*« Il s'agissait, pour ces poètes résolument provinciaux, de rendre au langage poétique une humanité, un poids terrestre, voire paysan, sans le priver de sa liberté d'invention, de son pouvoir de choc, sinon de révélation »*16.

Qu'il soit ensuite revenu sur cette parenté pourrait montrer l'influence de Cadou sur son entourage poétique, plus évidente encore avec la distance des années. Assurément, c'est de Cadou qu'il parle. De lui d'abord, de sa fidélité aux mots de la terre. Sa quête ontologique et son humanité naissent de l'humus, s'enracinent parmi le vivant, exaltent l'étant, l'été et le passage du temps. Il ne saurait donc être question de reléguer Cadou, de le figer dans une ruralité ou dans un provincialisme réducteur : loin d'être une infirmité, le choix qu'il en fait fonde sa poétique. Au risque d'y mourir trop vite, trop jeune et bien trop tôt, sa poésie ne saura ni ne voudra démordre des campagnes. Il se peut que l'homme, de son vivant, fit oublier le poète. Il reste que l'effet le plus sûr de sa poésie est qu'elle nous met au monde :

*« Je prétends à la vie*

*Et ne supporte pas*

*Qu'on me tienne enfermé*

*Dans les pages d'un livre*

*Hors des mots seulement*

*Je palpite et je suis*

*Pareil à cette image*

*Inconnue de moi-même*

*Si quelqu'un veut toucher*

*Mon cœur qu'il s'agenouille*

*Et creuse lentement*

*Le cœur chaud de la terre*

*Qu'il soulève en ses mains*

*La glaise et le terreau*

*L'humus qui garde encore*

*Une odeur de châtaigne »*

(PVE, 196)

***Notes***

1.Le petit Robert des noms propres, édition de 1994.

2.J.Y. Debreuille, L'École de Rochefort, 1987, p. 468.

3.*« Je ne conçois d'autre poète que celui pour qui les choses n'ont de réalité que cette transparence qui sublimise l'objet aimé et le font voir non pas tel qu'il est dans sa carapace d'os, de pulpe ou de silence, mais tel qu'il virevolte devant la bille irisée de l'âme, béant au fond de nous »* (*Usage interne*, PVE, 389)

4.L'abréviation [PVEJ renvoie aux Œuvres poétiques complètes, *Poésie la vie entière*, Seghers, 1976.

5.Debreuille, op. cit., p. 196 et 197.

6.Ibid., p. 195.

7.Cité in Manoll, *René Guy Cadou*, 1954, p. 88.

8.*« Formes de la poésie »,* cité in *Lire* Follain, PUL, 1981, p. 27.

9.Préface à *La Maison d'été*, p. 7.

10.Voir B. Degott, *« Parisianisme et provincialisme fin de siècle entre Mercure et Gaudes »,* Aspects de la critique, Annales littéraires de l'Université de Franche-Comté, 1998.

11.Voir M. Décaudin, *La Crise des valeurs symbolistes*, 1960, p. 33-37.

12.*Hélène ou le règne végétal*, préface, PVE, 251.

13.M. Manoll, *Avant-propos*, PVE, 8 et 9.

14.Pourtant, ainsi que l'a justement fait remarquer Jean Yves Debreuille, on n'y trouve pour ainsi dire jamais de paysans au travail. Mais il paraît que l'homme Cadou ne les fréquentait guère. Et de surcroît, ces hommes, qu'ont-ils à m'enseigner que je ne puisse trouver en moi-même ? les blés, la forge et tous les animaux me rapprochent davantage de l'être.

15.Les motifs chrétiens en pourraient être le Saint-Suaire et le linge de Véronique, l'un et l'autre présents chez Cadou.

16.Dictionnaire de la littérature française contemporaine, cité in Debreuille, op. cit.